

# ENTRETIEN AVEC REBEL DÍAZ



**« LA CULTURE HIP-HOP EST PAR ESSENCE UNE CULTURE DE RÉSISTANCE : C'EST UN CONSTAT POLITIQUE, PAS SEULEMENT UN CONSTAT MAIS AUSSI UNE PROPOSITION »**

**ENTRETIEN RÉALISÉ LE 14 JUIN 2014 ET TRADUIT  
PAR BBOYKONSIAN ET PALANTE**

**VERSION VIDÉO SOUS-TITRÉE :**

**[HTTP://YOUTU.BE/ZEXJ4FC6U70](http://youtu.be/zexj4fc6u70)**

**WWW.BBOYKONSIAN.COM  
AKYE@BBOYKONSIAN.COM  
PALANTEBBK@GMAIL.COM**

**PHOTOS : ADBRAHIM MAZOUZI / [WWW.FLICKR.COM/PHOTOS/MAZEISLOST/](http://www.flickr.com/photos/mazeislost/)**



*Est-ce que tu peux te présenter pour commencer?*

Je m'appelle G-1, membre du groupe Rebel Díaz.

*Tu peux nous en dire plus sur l'histoire du groupe?*

Rebel Díaz est composé de moi, Gonzalo, également connu sous le nom de G-1, et de mon frère, Rodstarz. Nous sommes frères, de parents chiliens exilés qui ont fini à Chicago. Nous avons grandi à Chicago dans un contexte très international, car il y avait beaucoup de réfugiés à Chicago, pas seulement chiliens, mais aussi issus d'autres conflits: du Nicaragua, du Salvador, du Guatemala, de Palestine, de Puerto Rico... Nous avons grandi à Chicago dans ce contexte de solidarité au sein d'une communauté de réfugiés. Ça fait maintenant 11 ans que nous habitons dans le Bronx, à New York, le berceau du hip-hop, là où il est né. Et c'est dans le Bronx en 2006 que naît le groupe Rebel Díaz, et depuis ce temps-là, nous avons fait un travail dans le domaine musical mais pas uniquement, nous avons fait un travail culturel, politique, social dans le Bronx où nous avons un lieu et une organisation qui s'appelle le Collectif artistique Rebel Díaz (*Colectivo de artes Rebel Díaz*).

*Qu'est-ce que vous faites avec ce collectif?*

Nous avons grandi avec le hip-hop qui est notre culture de résistance. Au-delà du contexte de la communauté des réfugiés politiques, nous avons donc grandi avec le hip-hop, dans les années 1980 et 1990 à Chicago. Et aujourd'hui, pour nous, le fait de vivre dans le Bronx, là où est né le hip-hop, signifie que nous avons connecté ces deux dimensions de notre vie: l'histoire politique et la musique, la culture dans laquelle nous avons grandi. Pour nous, le hip-hop est une arme sociale. Dans le Bronx, nous avons créé un espace autonome dédié à la pratique d'une culture alternative.

En 2008, nous avons occupé une usine désaffectée. Aujourd'hui encore, on en trouve un peu partout dans le Bronx. C'est un peu dans cet environnement qu'est né le hip-hop, dans ces usines abandonnées dans les années 1970 et 1980. En 2008 nous occupons un espace que nous avons gardé pendant 5 ans, presque 6, et qu'on a appelé le Collectif artistique Rebel Díaz. À travers ça, l'idée était de créer un espace pour la culture, pour le hip-hop, un espace autonome.

Une des choses que nous devons le plus affronter au quotidien dans le Bronx, et aux États-Unis en général, c'est l'État policier qui s'en prend aux jeunes Latinos et aux communautés migrantes. À l'heure des 40 ans du hip-hop, aux États-Unis et au niveau mondial, ce que nous pouvons voir c'est qu'en 1970 il y avait 400 000 prisonniers aux États-Unis, aujourd'hui on en est presque à 3 millions. Du point de vue de la vie de la culture hip-hop, nous avons assisté à l'incarcération d'une génération tout entière de jeunes Latinos et Noirs pauvres. L'objectif que nous poursuivons est donc de créer un espace où nous sommes libérés de cette violence que nous impose l'État, où nous pouvons raconter nos histoires à travers la culture. Nous avons des cours de *bboying*, de graphisme, de production musicale, de poésie. Il y a un an, nous avons perdu le lieu que nous occupions. Aujourd'hui, on continue à faire ce travail dans d'autres lieux, et en collaborant avec d'autres organisations du Bronx.

*Avant d'arriver dans le Bronx en 2003, vous étiez déjà dans le Hip-Hop à Chicago ?*

Nous sommes arrivés à New York en 2003, le groupe Rebel Díaz est né en 2006. Avant ça, mon frère Rodrigo, Rodstarz, était *bboy*, moi j'étais petit, j'avais 5 ans de moins et je suivais tout ce qui se faisait dans cette culture. C'était une époque où tu ne pratiquais pas qu'une discipline mais où tu touchais à tout. Rodstarz était *bboy* et a aussi commencé à faire des battles de MCs. Moi au lycée, je faisais des conneries donc on m'a envoyé 6 mois au Chili. La vie est ironique, c'est en allant vivre 6 mois au Chili à 15 ans que j'ai appris à produire du son. Ensuite, nos trajectoires ont convergé parce que je produisais et Rodrigo rapait. On a ensuite atterri dans le Bronx où on a continué à faire de la musique plus sérieusement et à envisager l'idée de créer un groupe.

*Comment voyez-vous votre rap, un rap politique, par rapport au reste de la scène ?*

On est partis de l'idée que la culture hip-hop est par essence une culture de résistance : c'est un constat politique, pas seulement un constat mais aussi une proposition. Et cette proposition c'est de ne pas être ignorés et de créer des espaces autonomes, ce qu'en anglais on appelle « *self-determination* », l'autogestion. Nous avons toujours fait la différence entre la culture hip-hop et l'industrie musicale. On voit que les entreprises qui financent l'industrie du rap sont les mêmes qui financent les prisons privées. Il y a une connexion avec ce conglomérat de multinationales qui contrôlent l'industrie du rap. Mais pour nous, le rap, qui fait partie de la culture hip-hop, est par essence une musique rebelle.

Aux États-Unis, il y a des générations tout entières qui ont grandi dans l'ère du bling-bling, avec ce qu'ils voient à la télévision, l'individualisme, le consumérisme. Dans l'espace où nous sommes avec les jeunes, nous devons

affronter une question fondamentale: il y a toute une génération qui ne se valorise pas en tant qu'êtres humains. Leur valeur est déterminée par le fait d'avoir ou non la dernière paire de baskets, le fait d'être habillé d'une certaine façon, le fait d'avoir de l'argent à claquer. Nous devons affronter une crise qui est aussi psychologique. Donc le simple fait d'avoir un espace où les jeunes peuvent monter sur scène et rapper, est un acte révolutionnaire. Par exemple nous faisons tous les mois un *open mic* qui s'appelle *boogie mics*. Pendant un temps, on a décidé de ne censurer personne : que les jeunes viennent s'exprimer, et s'ils disent des choses sexistes, homophobes ou autres, on va l'accepter pour pouvoir au moins créer un espace pour entamer un dialogue. On a vu des jeunes arriver, influencés par l'industrie du rap – argent, calibres, etc. — mais avec l'environnement que nous avons commencé à créer, ils voyaient d'autres rappers qui disaient « *power to the people* » ou « *fuck the police* », et ils voyaient que les gens applaudissaient. Et ces mêmes jeunes revenaient la semaine d'après avec un message parfois plus rebelle, même si c'était pour le simple fait d'être appréciés par les gens du public. Pour nous, c'est le premier pas. Avant d'engager les discussions sur le rap politique ou non, conscient ou non, il faut commencer par redéfinir le cadre dans lequel nous voyons la culture hip-hop.

#### *Créer le contact avec les gens...*

Oui créer le contact... même si les gens c'est nous... Aux États-Unis existe un système très étendu d'ONG. Dans le contexte capitaliste, de la structure sociale qui existe aux États-Unis, ces ONG deviennent ce qu'on appelle en anglais des « *poverty pimps* », des macs de la pauvreté: ils gagnent de l'argent soi-disant en travaillant avec les gens. Pour nous qui avons travaillé dans ce cadre, dans ce système, nous savons que ce n'est pas une solution viable. Mais alors quelle est l'alternative? L'alternative est de créer des espaces autonomes, et comment on parvient à cela? On ne va pas imposer une idéologie, dire « tu vas venir avec moi à la manifestation », non. Il doit y avoir de la confiance, il faut créer de la confiance. Quand on est membre d'une communauté, il y a de la confiance, parce qu'on se croise à l'épicerie, dans les magasins, au terrain de basket, parce qu'on se coupe les cheveux chez le même coiffeur. C'est là que se créent des espaces pour construire des choses. Pour nous, le simple fait de créer de la communauté c'est par essence ce que fait le hip-hop. Organiser ton groupe de Mcs, ton groupe de Bboys, organiser un événement où les gens doivent mettre des choses en commun, amener une sono. Pour nous c'est l'essence du travail qu'il faut mener, commencer à créer de la communauté. La devise du collectif artistique Rebel Diaz est « *build community through the arts* », construire de la communauté à travers les arts.



*Nous avons joué dans plusieurs espaces autogérés en France, mais ces espaces sont tenus par des gens qui souvent ne pensent pas à créer ce contact avec les gens parce qu'ils ne vivent pas avec les habitants des quartiers. Ce qui est intéressant dans ce que vous faites c'est que vous vivez dans le quartier, que vous croisez les gens à l'épicerie, chez le coiffeur... Je voulais savoir quelles relations les gens qui portent un discours militant révolutionnaire ont avec le peuple, est-ce que ce sont des Blancs militants qui se voient comme les sauveurs des Noirs?*

Nous avons de tout, des anciens *Black Panthers* qui ont survécu aux attaques du COINTELPRO et aux programmes de la CIA et du FBI, jusqu'aux anciens hippies des années 1960 qui se sont intégrés au système. Il y a des jeunes qui n'ont jamais été impliqués dans rien de politique, dans le sens d'une analyse politique. Nous ne nous intéressons pas vraiment à ce que fait le mouvement aux États-Unis. Nous gardons un œil là-dessus mais nous nous concentrons sur le travail local. On pourrait amener 40 jeunes du Bronx pour soutenir une manifestation, mais selon nous il manque une nouvelle analyse du contexte des États-Unis, notamment sur la question de l'incarcération de masse qui touche une génération tout entière et ne cesse de prendre de l'ampleur, et qui s'accompagne d'attaques contre les migrants. Si on inclut le nombre de migrants en détention et le nombre de personnes en mise à l'épreuve ou en liberté conditionnelle, on parle de plus de 12 millions de personnes. Donc dans ce contexte, quand on va en manifestation c'est comme être dans un commissariat, tellement il y a de policiers. On voit des images en Europe ou en Amérique latine de gens qui lancent des molotovs ou incendient, si tu fais ça aux États-Unis on te tue. Il existe un niveau d'État policier très élevé, on l'a vu avec les attaques contre le mouvement *Occupy* qui était essentiellement un mouvement de classe moyenne blanche, mais ils les ont quand même tabassés. Dans ces conditions, je préfère passer mon temps avec des groupes de jeunes à écouter la musique qu'eux écoutent et commencer à connaître leur point de vue que d'aller en manifestation et finir en prison.

*Tu confirmes qu'il y a une déconnexion entre ceux qui vont manifester, issus de la classe moyenne blanche, et la réalité que tu vis dans le quartier et les préoccupations quotidiennes qu'ont les gens qui y vivent...*

Il y a une déconnexion c'est certain, ce qui ne veut pas dire que certains n'ont pas de bonnes intentions ou ne font pas du bon travail.

*C'est une question de priorités, d'urgences...*

Oui, nous devons commencer à avoir une perspective plus locale. Si tu vas à une manifestation mais que tu ne réussis pas à mobiliser 4 ou 5 amis du travail, de ton école ou de ta rue pour qu'ils t'accompagnent, ça ne sert à rien.

*Il y a aussi la question de l'héritage, dans vos textes il y a beaucoup de références aux Black Panthers, aux Young Lords, au nationalisme révolutionnaire, aux luttes des années 70... Comment voyez-vous cet héritage et à quoi sert-il aujourd'hui?*

Au niveau personnel, familial, et à un niveau plus lié à ce que nous avons vécu en grandissant aux États-Unis, nous faisons beaucoup de références à ces luttes des années 1960 et 1970, pas seulement en Amérique latine mais aussi aux États-Unis. Comme je le disais, c'est lié au fait d'avoir grandi à Chicago dans une communauté de réfugiés, avec la lutte palestinienne, la lutte d'indépendance et de libération portoricaine, l'histoire du *chairman*, du commandant Fred Hampton à Chicago, qui à 21 ans était le leader des *Black Panthers* dans l'État de l'Illinois. La police de Chicago l'a assassiné à 4h du matin dans son lit, à côté de sa femme qui était enceinte...

On a grandi avec ces histoires, l'histoire des luttes des communautés noires à Chicago, à New York, aux États-Unis, qui ont été parallèles à celles des Latino-Américains. On voit que ces histoires sont liées, par exemple l'image d'un Malcolm X rencontrant Fidel à Harlem ou aujourd'hui l'image des anciens *Young Lords* qui sont encore actifs, les anciens. Aujourd'hui encore on s'inspire de ces générations dont on reçoit des conseils et du soutien. Ils sont incontestablement une référence pour nous. Même si le contexte est nouveau, l'époque différente, on se tient toujours sur les épaules de ces géants.

*Ce sont des références qui existent toujours dans le quartier chez les jeunes? Est-ce qu'une partie de votre travail consiste à introduire ces références?*

Bien sûr, faire vivre leur mémoire mais aussi celle de ceux qu'on voit presque comme des martyrs, comme Ramarley Graham qui a été exécuté par la police dans le Bronx il y a deux ans. Le policier est sorti libre. Mais aussi ces jeunes qui sont morts entre les mains de la police, de la police raciste, d'une police qui non seulement à New York mais aussi à Chicago et dans d'autres grandes villes, a légalement le droit de faire du profilage racial. Pour nous l'idée, quand on cite les noms de « Malcolm », du « Che » ou d'autres, ce n'est pas que de la symbolique ou l'envie de s'identifier à quelque chose, il s'agit plutôt de dire qu'il faut faire vivre cette histoire, et en tant que MCs, que rappers, c'est notre devoir, notre responsabilité.

*Dans vos textes on retrouve la question des crimes policiers, à travers des références à Sean Bell, aux campagnes pour Oscar Grant. Est-ce que ce sont des mouvements forts aux États-Unis? Même si je m'imagine que c'est comme en France, très peu de procès et des flics couverts par la justice...*

Les procureurs travaillent avec la police, donc quand ils sont confrontés à la situation où ils doivent poursuivre des policiers, ça ne fonctionne jamais, les

policiers ressortent toujours libres. Et ces affaires continuent de se produire à travers tout le pays. On voit les parallèles avec ce qui se passe en Europe, comme en Grèce, avec Alexis Grigoropoulos, tué par la police à Athènes. Il y a différentes affaires où la police bénéficie d'une grande impunité.

*Quelle est votre situation dans la scène rap aux États-Unis? Est-ce que vous bossez avec d'autres artistes? Est-ce que vous avez accès à des médias alternatifs?*

Mon rappeur préféré en ce moment s'appelle YC the Cynic, c'est un jeune du Bronx qui a 22-23 ans. On a commencé à travailler avec lui au sein du collectif quand il avait 16 ans. Et aujourd'hui, c'est un des meilleurs jeunes lyricistes, qui parle de sa réalité, de son expérience et qui ne se contente pas de faire ce qui se fait dans l'industrie du rap. Les autres artistes que je suis le plus sont les jeunes qui émergent dans cette scène que nous avons contribué à créer. À part ça, on a travaillé avec Dead Prez, avec Rakaa Iriscience de Dilated Peoples qui est présent sur notre nouveau disque. Mais aussi avec d'autres rappeurs comme Jasiri X, un rappeur de Pittsburgh qui est très fort. Au niveau international... aujourd'hui on fait votre connaissance, on travaille aussi avec la sœur chilienne Anita Tijoux, avec le frère mexicain Bocafloja et d'autres artistes qui parlent de cette histoire de survie à un processus de colonisation qui dure depuis plus de 500 ans.

*Je voudrais revenir sur le « dilemme radical » dont on parlait tout à l'heure et qui est le titre de votre dernier album. D'où vient ce titre?*

Je dois montrer le cadeau que vous m'avez fait et qui a lancé la conversation... Peut-être que de nombreuses personnes l'ont lu, peut-être pas. J'ai ici mon exemplaire, *Les Frères de Soledad* de George Jackson, en français, *Soledad Brother* en anglais. Ce sont les lettres de George Jackson qui fait partie de l'histoire des révoltes dans les prisons de Californie dans les années 1960.

Dans la préface, le neveu de George Jackson, Jonathan Jackson Jr., parle de la question du « dilemme radical ». George Jackson, son oncle, qui se radicalisa et se politisa pendant son incarcération, avait une perspective d'abolition de la prison et du capitalisme mais en prenant en compte sa condition de prisonnier, la réalité matérielle de son incarcération dans les plus grandes prisons de Californie. Sa tâche quotidienne consistait à se demander comment obtenir de meilleures conditions pour lui et les gens qui l'entouraient dans ces prisons, tout en conservant une perspective plus large, un objectif à long terme de changement structurel.

Ce dilemme, ces contradictions que tu affrontes en empruntant cette voie, ont été l'inspiration de notre dernier disque, *Radical Dilemma*. Les morceaux sont pour la plupart inspirés de cette question et traitent ce sujet : quelles sont

ces contradictions et comment composer avec elles? Comment conserver une vision radicale large tout en sachant qu'il faut avancer en faisant avec notre contexte quotidien?

*Le lieu que vous aviez était un centre culturel autogéré qui ensuite a été légalisé c'est bien ça? Vous en avez ensuite été expulsés, tu peux nous raconter un peu comment ça s'est passé?*

En 2008, nous avons repéré une usine désaffectée que nous avons occupée et pendant 7-8 mois ça a été un lieu occupé qui a ensuite été légalisé et transformé en espace culturel pour le hip-hop, le collectif artistique Rebel Díaz. Cet espace a tenu 5 ans, on avait un studio d'enregistrement, une salle pour les événements, une galerie d'art, un espace médias. On donnait des cours pour que les jeunes apprennent à faire de la musique, des cours de graphisme, avec l'idée de parvenir à ce qu'on appelle en anglais « *media literacy* », l'alphabétisation médiatique, c'est-à-dire la capacité de savoir lire de façon critique les médias de masse, et pouvoir écrire, créer nos propres médias, raconter nos histoires, à travers la musique, le graphisme, la vidéo. Nous continuons ce travail mais de façon plus limitée. On a perdu cet espace il y a un an, en mars 2013. Pendant 5 ans on a réussi à avoir un espace autonome, où les jeunes étaient préservés de la violence de l'État et disposaient d'une infrastructure pour produire de la culture. En mars 2013, il y a eu une descente de police due à plusieurs choses. D'abord, parce qu'on faisait des peintures murales politiques. Le toit du bâtiment qu'on avait donnait sur le Cross Bronx Expressway, la voie rapide qui traverse le Bronx. Il y avait un mur gigantesque, de 20 mètres sur 3, qu'on a couvert de messages politiques. On a commencé par « I Love Gaza », ensuite « Troy Davis lives », pour parler du cas de Troy Davis exécuté par l'État de Géorgie en 2011, « No human being is illegal » pour parler des attaques contre les migrants aux États-Unis. Et on a fait un qui disait « Free Mumia 2012 », et ça n'a pas plu à la police de New York, Mumia Abu Jamal étant un prisonnier politique, ancien *Black Panther* qui est toujours en prison, accusé à tort d'avoir tué un policier. Quand la police de New York a vu ça, elle n'a pas apprécié et a contacté le propriétaire, alors la compagnie d'assurances a dit au propriétaire « c'est un message politique, vous allez devoir me payer plus cher parce que ce mur est couvert de slogans politiques ». Le propriétaire a réussi à obtenir un arrêté d'expulsion qui s'est traduit par une descente de police violente, armée, dans notre lieu que nous avons perdu. Le travail a continué. L'occupation du lieu a été importante mais pour nous ce sont les gens qui importent, plus que les quatre murs qui nous entourent. L'année dernière on s'est installé avec une autre organisation, « Mères en mouvement », une organisation de femmes qui travaille avec des mères sur des questions de logement, de santé et d'éducation. Donc on continue à travailler, un travail qui est entièrement guidé par l'idée, la devise de construire de la communauté à travers la culture, à travers les arts.



*On vous a donc expulsé du lieu par la force?*

Oui une descente de police armée, mais grâce à dieu, grâce à qui que ce soit, il ne nous est rien arrivé mais on a perdu le lieu, on a perdu du matériel sono. Malgré tout, comme je le disais, le travail a continué de l'avant. Maintenant que l'été arrive aux États-Unis, on a toujours en tête l'idée de pouvoir revendiquer, réoccuper les espaces publics. On sait que dans le Bronx le hip-hop a commencé dans les espaces publics, les parcs, les terrains vagues. 40 ans plus tard, ces espaces publics ont été criminalisés à un niveau tel que les gens n'ont plus le droit de marcher dans la rue et de créer de la culture. Pour nous, il est donc très important de continuer dans cette voie, de faire des concerts dans les parcs, dans des espaces publics, des interventions culturelles, musicales qui donnent accès à une culture alternative.

Avant l'occupation du lieu en 2008, le travail du collectif artistique Rebel Díaz avait commencé avec l'occupation d'un jardin, qui en réalité était un terrain vague rempli de tessons de bouteilles et de seringues. Avec les jeunes et les petits vieux du quartier on a commencé à nettoyer tous les dimanches, c'était comme à l'église, on se retrouvait pour nettoyer cet espace qu'on a transformé en jardin. Et cet espace avait un rocher, parce que le Bronx est l'unique partie de New York qui est connectée au reste des États-Unis, au *mainland*: Brooklyn, Manhattan, le Queens sont des îles. Il y a des parties du Bronx où on trouve des rochers de l'ère glaciaire, et ce terrain vague avait un énorme rocher qu'on a transformé en scène et on a commencé à faire des concerts dans ce jardin. L'énergie qui a donné naissance au collectif est partie de cette idée d'occuper les espaces publics et de créer des espaces pour produire et consommer de la culture.

*On parlait de drogues et de crimes policiers. L'incarcération de masse est liée à la « guerre contre la drogue ». Est-ce que tu peux nous parler de cette guerre et des campagnes contre l'incarcération de masse?*

L'ère de l'incarcération de masse n'aurait pas pu exister sans le COINTELPRO qui a éliminé toute une génération de leaders des communautés noires et latinos. C'est ensuite qu'a commencé l'époque de l'incarcération de masse. Parmi ceux qui sont incarcérés on trouve encore des prisonniers politiques qui sont des victimes de ce que fut le COINTELPRO. Au cours des 40 dernières années, ce qui correspond à la durée d'existence de la culture hip-hop, on a assisté à une augmentation de plus de 500 % du nombre de personnes incarcérées. Et la majorité d'entre elles sont des Latinos, des Noirs, des pauvres, des jeunes, qui sont en prison pour des délits non-violents, généralement liés à la drogue.

On connaît maintenant l'histoire de la participation du gouvernement des États-Unis et de la CIA au trafic de drogue, et celle des banques multinationales.

On a vu il y a peu la banque HSBC être condamnée à une petite amende de 3 millions de dollars, ce qui n'est rien pour elle, parce qu'elle blanchissait l'argent des cartels de la drogue mexicains. De nombreux dirigeants de ces cartels, notamment l'un des plus important, les Zetas, ont suivi des programmes d'entraînement militaire américains, dans ce qui s'appelait l'école des Amériques et qui maintenant opère sous un autre nom en Géorgie. Ils entraînent les armées des pays latino-américains amis des États-Unis. Beaucoup des diplômés de cette école ont non seulement torturé sous Pinochet, participé aux coups d'État fascistes des années 1960 et 1970 en Amérique latine, mais ils ont aussi été nombreux à gérer la structure militaire des cartels de la drogue.

Donc quand on parle de questions liées à la drogue, on travaille avec des gens qui le voient selon cette perspective : la drogue a été un prétexte pour incarcérer des millions de personnes à une époque où l'économie capitaliste globale n'a pas de travail, pas de fonction pour elles. Les jeunes Latinos et Noirs, les jeunes pauvres aux États-Unis sont des corps superflus qu'on peut jeter à la poubelle, car ils n'ont pas de place pour nous dans l'économie globale. On voit quels ont été les résultats de l'arrivée du crack dans les années 1980 à Los Angeles, à Chicago, à New York : la destruction de la structure sociale de la communauté noire, de la communauté latino. Et on voit ces résultats à l'œuvre encore aujourd'hui, avec une génération tout entière qui a grandi sans père, sans mère, dans des familles accros au crack. On connaît le rôle des États-Unis qui a facilité l'introduction du crack, avec le fiasco des *contras* au Nicaragua, la façon dont ils ont facilité l'introduction de la cocaïne en Californie...

Une anecdote au passage, que je trouve à la fois incroyable et ridicule : le plus grand rappeur de l'industrie du rap actuellement, Rick Ross, a pris ce nom en référence à Freeway Ricky Ross qui fut un informateur, un collaborateur de la CIA. Ils sont responsables d'avoir introduit en masse le crack dans les communautés noires dans la côte ouest à la fin des années 1970 et 1980. Et ce mec qui est une grande star prend le nom d'un agent de la CIA responsable d'avoir fait entrer le crack dans nos communautés...

*Et en plus de ça un ex-maton...*

Oui aussi, un surveillant pénitentiaire. À travers cette connexion, une autre question se pose, celle de la relation entre les entreprises du secteur des médias, qui sont les maîtres de l'industrie du rap, et les investissements dans les prisons privées qui sont un business très important aux États-Unis. Ce sont des prisons qui fonctionnent comme des entreprises qui veulent toujours plus de profits. Et pour générer plus de profits, il faut s'assurer que les cellules des prisons soient pleines. Quoi de mieux que d'avoir une autre de tes filiales, disons Interscope Records qui dit « on va leur donner la musique qui glorifie le plus la vie criminelle ».

On a assisté à la légalisation de la marijuana dans certains États, mais qu'est-ce qu'il en est de la libération de ceux qui ont été incarcérés pour des délits mineurs liées à la marijuana et qui aujourd'hui restent sous les verrous pendant que se crée cette nouvelle industrie, ce nouveau business de la vente industrielle de marijuana ?

*Tu parlais de capitalisme global, les entreprises vont produire en Chine, en Inde mais elles vont aussi produire en prison parce qu'elles y trouvent une main-d'œuvre qui n'a pas de syndicat, que tu peux payer 10 fois moins que la main-d'œuvre à l'extérieur. Il y a aussi eu le scandale «Kids for Cash», impliquant un juge en Pennsylvanie qui recevait de l'argent du directeur d'une prison privée pour mineurs pour qu'il lui remplisse sa prison...*

Et cette nouvelle n'est parue nulle part. C'est un exemple, mais il y en a sûrement beaucoup d'autres, de ce business de l'incarcération des jeunes qui est en en train d'affecter une génération tout entière.

*Surtout que ces jeunes dont on parle sont incarcérés pour des délits mineurs, des petits de 16-18 ans qui sont dans les prisons privées pour des questions d'argent: le juge est payé par les grandes entreprises pour emprisonner des jeunes, parfois des enfants, pour garantir que les cellules seront pleines comme tu dis. C'est aussi un business entre les États et le secteur privé parce que ce sont les États qui louent. Il y a toujours les États derrière tout ça...*

C'est certain, et ça fait partie d'un modèle où tout est en train d'être privatisé. S'ils vendent et achètent l'eau et l'air, comment pourraient-ils ne pas vendre et acheter les prisons ?

*Est-ce que tu peux nous parler de la situation dans le Bronx ?*

Ma communauté dans le Bronx, le quartier où mon frère et moi vivons, comme la majorité des membres du collectif Rebel Díaz, fait partie du district le plus pauvre des États-Unis. La plupart des gens vivent avec les miettes que leur donne l'État. Les aides sociales pour le logement et la nourriture, qui sont des aides minimales. Les logements sont dans des conditions déplorables, et il y a les bons alimentaires. Un pourcentage élevé de ma communauté dépend de ces aides que je vois comme des miettes qui permettent que les gens restent calmes et passifs. À côté de ça, pour ce qui est des services sociaux, on trouve surtout des ONG qui sont financées en partie par les municipalités, par les comtés, par la philanthropie, le mécénat privé. Ces ONG assurent les services existants. Mais le modèle qui existe aux États-Unis, pas seulement dans ma communauté, dans mon quartier, est un modèle de charité et pas de solidarité, qui sont bien entendu deux choses différentes. Elles sont des pansements sur

des blessures beaucoup plus profondes. Mais il existe encore des organisations, des ONG, qui ont tout de même le souci de travailler dans la communauté et ne se comportent pas comme s'il s'agissait juste d'un travail comme un autre. Ce que font beaucoup de gens qui demandent des subventions pour pouvoir se payer eux-mêmes pour faire un travail qui devrait être fait avec ou sans argent.

*Est-ce qu'il y a des associations ou des initiatives qui sont directement issues du quartier et destinées à assurer ce genre de services ?*

Très peu malheureusement, la majorité sont cooptés dans un processus managérial, le côté très bureaucratique de la structure des ONG. Ou tout simplement il n'y a pas la volonté, les connaissances, l'envie de faire ce genre de travail. Mais nous avons l'espoir que dans la génération actuelle des choses se créent. On voit qu'il y a plus de groupes : avant tu voyait des rappeurs solo mais aujourd'hui il y a plus de groupes de rap chez les jeunes dans le Bronx. Tu es un groupe de 5 rappeurs et tu fais toutes les scènes. C'est ce qu'on vise, des organisations autonomes, microlocales qui émergent et se connectent. On continue avec cet objectif en tête.

*Tu veux ajouter quelque chose ?*

Tout d'abord merci de nous offrir cet espace et ce moment qu'on partage. En étant en Europe, en France, en Grèce récemment, en Allemagne, en Italie, nous avons observé la vague de fascisme que doivent affronter les différentes communautés en Europe. On envoie un message de solidarité à toutes les organisations et individus antifascistes, en particulier ceux qui travaillent dans le domaine culturel. Il y a des parallèles à faire entre les attaques auxquelles on assiste aux États-Unis contre les migrants, contre les communautés noires et pauvres, et celles qui se produisent en Europe, comme l'assassinat de Killah P en Grèce l'année dernière. Mais aussi celui du camarade en Espagne dont le nom m'échappe.

*Carlos Palomino ?*

Oui, tué lui aussi. À ces gens qui mènent cette lutte antifasciste, à ces gens qui font ce travail culturel antifasciste, nous voulons envoyer un message de solidarité. Un message de solidarité aussi à toutes les communautés de migrants et de réfugiés qui arrivent de plus en plus en Europe et qui de plus en plus doivent affronter un État qui les attaque ou qui les ignore. On voit ces parallèles et on veut continuer à construire des ponts avec les différents mouvements culturels en Europe contre le fascisme.

*Rodrigo tu peux te présenter?*

Mon nom d'artiste est Rodstarz, je suis membre du groupe de hip-hop Rebel Díaz, composé de mon frère et de moi. On travaille actuellement avec des musiciens, qui sont au nombre de trois, Kid Koi, Gramma Luss et Joey Bagga Deez à la batterie. C'est le projet plus musical, culturel. À côté de ça, nous sommes membres du collectif artistique Rebel Díaz qui est un projet qui n'est pas parti que de nous deux, mais d'un collectif plus large dans mon quartier, Hunts Point. J'ai habité pendant 11 ans dans le sud du Bronx, dans le même quartier, dans le même appartement. C'est un travail qui pour la première fois a permis de faire se rencontrer deux mondes, le hip-hop et notre héritage en tant que fils de militants du MIR (Movimiento de Izquierda Revolucionaria), un héritage lourd à porter comme vous devez le sentir vous aussi. Mais en même temps il s'agit de savoir comment trouver notre propre identité, et aussi faire un travail en phase avec 2014 et pas avec 1973, dans nos propres quartiers.

On a aussi été très influencés par les exemples de lutte qu'on a pu connaître au cours de notre vie, les zapatistes par exemple. Quand tout ça a commencé en 1994, je m'y suis identifié, par la suite on a été au Chiapas. C'est un mouvement autonome, dirigé de façon horizontale... ce sont des idées qui sont adaptées et nécessaires dans le contexte actuel. Ce n'est pas un travail pour les partis politiques, on est face à une génération désabusée par rapport à l'échec des partis politiques de gauche et la désillusion qu'ils ont provoquée. Au Chili on a eu la *Concertación*, on a eu des présidents socialistes, centristes. Aux États-Unis, on a eu Obama, un président afro-américain qui a expulsé plus de personnes que Bush lui-même.

Donc le travail qu'on mène dans le Bronx est un travail autonome, un travail indépendant, un travail très local. Avec mon frère on commençait à en avoir assez de jouer dans les universités devant des étudiants, et on se sentait souvent dans une position du style: « regarde, les petits singes rappeurs sont arrivés, ils vont chanter une chanson avec du contenu politique ». Les vieux t'applaudissent, t'achètent des cd, ensuite tu rentres chez toi et c'est toujours la même. Ce travail n'a pas commencé avec une perspective claire dès le départ. La question était plutôt de savoir comment créer de la confiance, comment nouer des amitiés, comment organiser quelque chose au niveau local. Et quand je dis local, je parle de cette rue et de la rue à côté, sans même prendre le métro. Si je ne peux pas organiser ce quartier, de quoi je parle? Si je ne peux pas organiser 20 gars qui vivent dans mon bâtiment, dans ma rue, je ne fais pas le taf. Ça a été une décision à la fois très personnelle et très influencée par cette désillusion. Ça a commencé comme ça pour nous, on était fatigués de rapper des choses et de ne pas les faire.



*Justement, en parlant de luttes locales fortes, quelles expériences retenez-vous de vos tournées en Amérique latine? Quels liens faites-vous avec la situation aux États-Unis?*

L'international est étroitement lié au local. On a découvert qu'il existait de nombreux collectifs, culturels, politiques, autonomes, sociaux, dans différentes parties du monde. Au Venezuela par exemple, qui est en train de vivre un processus de révolution bolivarienne, malgré ses contradictions liées à l'existence d'une bureaucratie, d'un gouvernement organisé de façon pyramidale, hiérarchique. Mais dans cette révolution, tu trouves aussi des collectifs qui comprennent ce phénomène. Ce sont les groupes avec lesquels on a bougé au niveau international, au Venezuela avec le groupe Hip Hop Revolución. On a connu différentes réalités. Au Venezuela on a fait une tournée avec le groupe Dame Pa'Matala qui travaillait directement avec le PSUV. Au niveau personnel, il n'y avait rien à dire, mais la tournée était en soutien direct à la révolution. Pour nous, en tant que groupe qui venait de l'empire, il était important de partager notre expérience sur cette plateforme. Un autre groupe comme Bituaya, qui travaille avec Tiuna El Fuerte, est un collectif dont on a beaucoup appris. Ils ont joué dans beaucoup d'endroits mais ils ont un projet à part. Je ne sais pas si vous avez vu des photos de ces containers qu'ils ont empilés et transformés en salles de classe, en espaces pour faire des ateliers : utiliser des choses qui ont été abandonnées et recréer quelque chose, ça me paraît très lié à l'esprit du hip-hop. Dans le domaine musical, les camarades de Dame Pa'Matala font une fusion réussie de musique latino-américaine folklorique et de hip-hop, un hip-hop vénézuélien différent. Voilà ce qu'a été notre expérience au Venezuela.

Au Chili, on s'est surtout connecté avec les collectifs de hip-hop. Il y a un hip-hop très puissant et très rebelle, et aujourd'hui les jeunes de 14-15 ans écoutent un rap conscient, un rap qui vient d'années de travail et d'ateliers. Je crois que sans ces groupes de rap conscient, il n'y aurait pas un mouvement étudiant si puissant et si rebelle. Au Guatemala, on a travaillé avec le collectif HIJOS, qui rassemble des fils des disparus guatémaltèques. Il y a des « HIJOS » au Mexique, en Colombie, au Chili. Ça a été une rencontre très importante au Guatemala. Voilà ce qu'a été notre expérience en Amérique latine, le travail avec des collectifs de notre génération, certains plus rebelles que d'autres, mais en général des collectifs autonomes. Pour nous, participer à tout ça est très important, mais aussi apprendre de ces luttes, partager le travail que nous faisons.

En 2008 on a occupé un bâtiment dans le sud du Bronx. Et personne ne nous a dit « il faut faire comme ça », et on a beaucoup appris de cette expérience. On a eu un espace autonome pendant 6 ans, je crois que c'est une réussite en étant dans le ventre de la bête. À un moment donné, on a commencé à avoir des relations avec le propriétaire, ça cessait donc d'être une occupation parce qu'on a commencé à payer un loyer. Et c'est à partir de ce moment que le déclin a commencé. Car la question de la gentrification intervient, le

déplacement des populations du sud du Bronx. C'est un phénomène qui existe dans tous les pays où nous avons pu nous rendre : les loyers augmentent, les pauvres doivent aller vivre en périphérie, ce qui est à l'opposé du rêve qu'on nous vendait avant : vivre loin de la ville, aller au travail, travailler et rentrer à la maison avec le chien et tout le reste.

*Tu voulais parler de la question de l'immigration qu'on n'a pas beaucoup abordée avec ton frère...*

Oui, c'est une des choses qui a le plus attiré notre attention en étant en Europe, y compris en étant à Paris avec vous en train de parler espagnol. C'est représentatif de quelque chose qui est en train de se produire dans le monde, qui se produit depuis des années mais qui aujourd'hui est plus visible que jamais : un système économique qui a volé toutes leurs ressources à nous les peuples du sud, d'Afrique, d'Amérique du Sud, d'Amérique centrale, du Moyen Orient, du monde arabe. Nous sommes à la recherche de ressources, nous allons vers le nord à la recherche de ressources. La question de l'immigration est une question internationale. Aux États-Unis, c'est quelque chose qu'on vit de plein fouet. Comme je le disais il y a eu plus d'expulsions et de familles séparées sous Obama que sous Bush, plus que jamais dans l'histoire du pays. Qu'est-ce que ça signifie ? L'économie est une histoire qui se répète : le capitalisme entre en crise et on pointe du doigt les immigrés, on ferme les frontières et en même temps on les ouvre pour le libre-échange, une sorte de contradiction. Les personnes ne peuvent pas passer mais par contre « importons toutes les ressources, délocalisons les entreprises, exploitons la terre, payons ces imbéciles 3 centimes de l'heure ». L'immigration, qui est si forte en Europe, a le potentiel pour être quelque chose de très puissant. Je n'ai pas encore vu une connexion entre les groupes de migrants aux États-Unis et les groupes d'ici. Il y a eu des marches aux États-Unis mais imagine qu'un jour il y ait une mobilisation de migrants dans le monde entier, ça peut arriver. Il faut faire ces connexions, voilà pourquoi il est important pour nous d'être ici.

Actuellement existent les lois les plus racistes qu'on ait jamais vues. En Arizona par exemple, la police d'État a les mêmes droits que la police aux frontières. Là-bas, un policier de base peut t'arrêter parce qu'il trouve que tu as une tête de Mexicain et te dire « montre-moi tes papiers ». Mais il n'arrête pas le blond aux yeux bleus qui pourrait lui aussi être un migrant. C'est une loi anti-mexicains, ils ne construisent pas un mur à la frontière avec le Canada. Il y a aussi la question de la montée de la droite aux États-Unis, d'un sentiment anti-immigrés, y compris parmi les pauvres eux-mêmes parce que l'économie est en crise. Une fois qu'on a parlé de Boston, New York, Philadelphie, Miami sur les côtes, Chicago au centre, et d'autres villes de Californie, San Francisco, Los Angeles, ou du nord, Seattle, Washington, il reste le centre du pays où il y a des Blancs pauvres qui sont nombreux à rallier la droite, une droite dure.

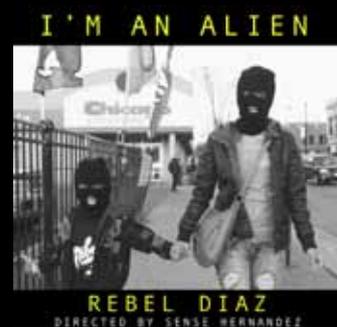
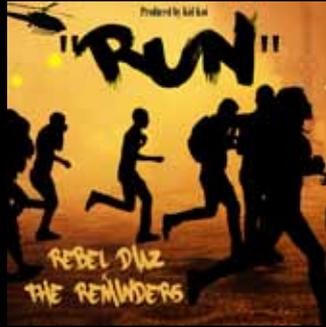
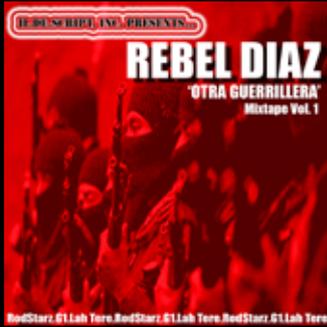
C'est également ce qui se passe en Europe, récemment combien a-t-elle fait aux dernières élections? La lutte des migrants est également liée à la question du nationalisme d'extrême-droite qui devient chaque jour plus fort et plus puissant.

Que faisons-nous en tant qu'immigrés? Souvent, l'immigré, par nécessité, n'a ni le temps ni l'espace pour dire « organisons-nous et faisons du travail politique ». Soyons honnêtes, nous ne sommes pas beaucoup. La majorité des immigrés viennent pour travailler et dorment à dix dans une chambre, comme c'est le cas dans le Bronx, à dix dans une chambre qu'ils payent 400 dollars. Ils se lèvent à 5h du matin et travaillent jusqu'à 5h du matin. Il n'y a pas de temps pour dire « lisons le dernier discours de Marcos », pour parler de l'autonomie et de ce genre de trucs, c'est une réalité. Comment toucher ce travailleur? Comment toucher le jeune Latino, le jeune Noir qui n'a pas eu d'éducation et grandi dans une pauvreté intellectuelle terrible à cause de la merde qu'est la télé, MTV, youtube maintenant, des distractions supplémentaires. Comment articuler tout ça? Comment tous ces collectifs, ensemble, peuvent commencer à avoir un impact international? Je n'ai pas la réponse, c'est pour ça que je suis ici, mais c'est l'idée en tout cas. La question de l'immigration est très importante, car les pauvres c'est nous, les immigrés. Et je crois qu'à travers le monde une discussion doit s'engager entre les pauvres eux-mêmes. Et j'y vois un grand potentiel de rébellion.

*Tu veux ajouter quelque chose pour conclure?*

Nous du groupe Rebel Díaz, sommes contents d'être ici pour échanger. Nous sommes venus avec humilité et avec un grand désir d'apprendre. Mais aussi de raconter ce que nous avons vécu. Souvent, il est question de ligne politique, je ne suis pas sûr que nous l'ayons trouvée. Et je crois que c'est une bonne chose. En ce moment, beaucoup cherchent à se définir. Ça ne signifie pas non plus que je suis avec tout le monde. Politiquement, on essaye avant tout de se concentrer sur le travail, sur le travail d'organisation. Après dix ans dans le Bronx, je crois que beaucoup reste à faire. Mais avec le travail qu'on a fait, on est dans une position dans laquelle on peut créer plus, et je crois que pour ça, c'est un bon endroit.





[HTTP://REBELDIAZ.BLOGSPOT.FR/](http://REBELDIAZ.BLOGSPOT.FR/)  
[HTTP://REBELDIAZ.BANDCAMP.COM/](http://REBELDIAZ.BANDCAMP.COM/)